

Claude Citharel

La rose blanche et le sang. Extraits.

Scène 1.

Pendant que les derniers spectateurs s'installent, le quintette La Truite de Shubert est diffusé. Les lumières de la salle s'éteignent. Dans la semi-obscurité, un bureau de la Gestapo. Au mur, face au public, le portrait officiel d'Adolph Hitler, un miroir et une fenêtre qui donne sur le ciel. ... Une secrétaire de la police entre, allume la lumière de la pièce et dépose sur le bureau une valise, vide, deux piles de papiers (les tracts de la Rose Blanche) puis, machinalement, allume la radio. Un discours d'Hitler y est transmis. Sans écouter vraiment, la secrétaire passe de l'eau chaude pour le café, dispose deux tasses sur le bureau, s'installe à sa machine à écrire et tape un document. ...Robert Mohr entre et s'installe à son bureau.

. . .

MOHR. Loder, faites entrer la suspecte.

La porte s'ouvre. Loder, manteau long, chapeau, amène Sophie scholl menottée, en la tenant par le bras.

. . .

MOHR. Au moment de votre arrestation, vous teniez cette valise à la main. C'est exact ?

SOPHIE, anxieuse, intimidée. Oui, monsieur.

MOHR. Les tracts ont été récupérés par nos services. Ils sont là, ces deux piles.

Mohr saisit un tract de la pile et le tend à Loder.

MOHR. Tenez, lisez.

LODER, *grimaçant*, saisit le document du bout des doigts, comme quelque chose de sale, de répugnant, un mouchoir souillé, un insecte écrasé. Tout en écoutant, Mohr allume une cigarette. Il lit. « La défaite de Stalingrad a jeté notre peuple dans la stupeur. ... Au nom de la jeunesse allemande nous exigeons de l'état d'Adolph Hitler le retour à la liberté... Il n'est plus qu'un seul impératif : lutter contre la dictature... »

. . .

Loder quitte la pièce en faisant le salut nazi. Pour entrer en matière, Mohr tend son paquet de cigarettes à Sophie qui refuse poliment.

MOHR. Vous ne fumez pas ?

SOPHIE, *d'une voix qui tremble un peu*. Non. Seulement à l'occasion.

MOHR. Sachez que tout ce que vous direz sera enregistré. *Il consulte le document déposé sur le bureau*. Vous vous appelez Sophie Magdalena Scholl, vous êtes née le 21 mai 1921 à Forchtenberg. Vous avez 22 ans. C'est bien cela ?

La secrétaire se remet à taper sur sa machine. Elle ne s'arrêtera pas.

SOPHIE. Oui.

. . .

Scène 2

SOPHIE. *Elle respire un grand coup et lâche d'une traite*. Oui, je l'avoue. Mon frère Hans et moi sommes responsables de ce qui s'est passé à l'université. Ces tracts, nous les avons répandus dans le hall.

LODER. A la bonne heure ! Tu reconnais enfin avoir souillé le hall avec ces torchons. Et qui les a écrits, vous deux aussi ?

SOPHIE. Ah çà non, c'est moi qui les ai rédigés, qui en suis responsable. De l'écriture Hans n'est pour rien.

LODER *s'esclaffe, hurle, tape sur la table*. Tu mens, tu mens encore. A ton tour tu veux protéger ton frère. Mais tu perds ton temps.

. . .

Scène 3

Long silence. Mohr se cale contre son dossier et détourne la lampe qui aveuglait Sophie. Pour prolonger l'entretien il prend un ton moins solennel, presque de confidences.

MOHR. Du café ?

SOPHIE, *avec envie*. Du vrai café ?

MOHR. Du vrai café. *Il lui tend une tasse chaude. Sophie boit en savourant chaque gorgée. Mohr la regarde puis s'arrête un instant sur le portrait posé sur son bureau. Sophie a surpris son regard. Silence de gêne.*

SOPHIE. Ce jeune soldat, c'est votre fils ?

MOHR. Oui. Il est au front, à l'Est. Lui n'a sûrement pas de café chaud !

SOPHIE. C'est la guerre...

MOHR. C'est la guerre.

. . .

MOHR. C'est vrai que vous pourriez être ma fille. Voulez-vous, pour une fois, me dire vos vraies pensées, parler un peu ?

Une relation teintée d'ambiguïté peut-elle s'introduire entre Sophie et Mohr, entre accusée et enquêteur, entre victime et bourreau ?

SOPHIE, *troublée*. Parler un peu ... Dans ce cas, si vous voulez...J'aime parler... Pourquoi pas ?

MOHR, *avec un geste d'impuissance*. Je vais vous dire franchement ce que je ne comprends pas, ce que je n'arrive pas à comprendre, c'est comment une jeune fille, intelligente, entreprenante, qui a fait partie des Jeunesses Hitlériennes, qui aurait pu devenir une vraie femme allemande, se marier et avoir des enfants, se retrouve accusée de trahison en pleine guerre. Car vous avez adhéré aux Jeunesses Hitlériennes. Pourquoi, si vous êtes contre nous ?

SOPHIE. Pourquoi ?! Hitler promettait du travail et du pain pour tous, de recouvrer notre fierté perdue et de marcher vers le bonheur. C'était en 1933. Il venait d'être nommé chancelier du Reich. J'avais 13 ans. Je l'ai cru.

. . .

SOPHIE. Moi, je ne peux obéir à une loi qui s'oppose à ma conscience, à ce que je crois.

MOHR. Et à quoi croyez-vous, au fond ?

SOPHIE. Je crois en la victoire de l'esprit sur la force brutale, je crois en l'humanisme, je crois en Dieu.

Mohr se lève brusquement, marche vers la fenêtre, regarde le ciel. Sans se retourner, les dents serrées, il jette, définitif.

MOHR. Par la fenêtre je ne vois que le ciel et les nuages. Dieu, il n'existe pas.

SOPHIE. Monsieur Mohr, en êtes vous si sûr ?

. . .

SOPHIE. Je ne trahirai pas. Si Hans doit mourir, je mourrai aussi.

Sophie ferme les yeux. Ses lèvres bougent en silence. Mohr la regarde, étonné.

MOHR. Que faites-vous ?

SOPHIE *ouvre les yeux*. Je prie. Je vous l'ai dit, je suis chrétienne. Je me rappelle ma vie. On dit que, juste avant de rendre l'âme, les scènes de l'existence se précipitent dans le cerveau comme les images d'un film accéléré, qu'on se revoit comme un acteur de sa propre vie, un personnage qui se détache de nous. Sera-ce le cas si je suis condamnée ? *Elle referme les yeux. Elle parle d'une traite. Mohr l'écoute sans l'interrompre.* Je me souviens. Je dois avoir 9 ou 10 ans. C'est un beau mois de mai. Toute la famille pique-nique dans un pré : papa, maman, mes frères et sœurs... j'ai 16 ans. Fritz est sous-officier dans l'aviation. L'uniforme lui va bien. Il m'invite à danser sur un air de swing, une danse qui vient de l'Amérique... J'en ai 21. Hans est revenu du front. Il me parle de la guerre. Il m'en parle tellement que je finis par voir ce qu'il a vu. Et ce qu'il a vu est terrible. Quelque part, en Pologne, un convoi militaire. Son train est arrêté dans une gare de campagne. Des femmes faméliques, juives probablement, travaillent sur la voie. Parmi elles une jeune fille. Elle peut avoir 15 ou 16 ans. Sur son visage une infinie tristesse contraste avec un regard clair et vif, un front intelligent. Touché, Hans lui lance sa ration de soldat : des noix et un morceau de chocolat enveloppés dans du papier. L'adolescente ramasse l'enveloppe, l'ouvre, regarde son contenu, puis, d'un geste fier, la jette par terre. C'est alors que mon frère saute sur le quai, cueille une marguerite dans le fossé et la dépose sur l'enveloppe. Comme le convoi s'apprête à repartir il remonte en courant. En se penchant à la portière il a le temps d'apercevoir la jeune fille avant qu'elle disparaisse : elle est debout, immobile, figée comme une statue de cire, elle regarde le train s'éloigner, elle porte en elle toute la détresse du monde. Mais elle a mis la fleur dans ses cheveux... Encore, à Munich, la veille du départ pour le front de Hans et ses amis. Hans dit : Notre devoir est de renverser la tyrannie. Un seul mot d'ordre, sabotage, sabotage et résistance passive. C'est notre responsabilité devant l'Histoire. *Sophie rouvre les yeux, essoufflée mais comme libérée.* Résistance. C'est la première fois que j'entends ce mot, résistance.

Long silence. Mohr, désormais convaincu qu'il n'est plus rien à faire, appelle Loder.

MOHR, d'une voix blanche. Vous pouvez l'emmener.

. . .

Quand la secrétaire n'est plus là, Mohr compose un numéro, appelle sa femme.

MOHR. Chérie, je vais quitter le bureau. Je serai à la maison dans une demi-heure... Qui j'ai interrogé ? Une étudiante coupable d'avoir jeté des tracts subversifs à l'Université. Son nom est Scholl, Sophie Scholl. Quel âge elle a ? 22 ans... Oui, je sais, comme Peter... Non, je n'ai pas envie d'en parler.

. . .

VOIX OFF, dans le noir. Sophie Scholl a été condamnée à la décapitation le lundi 22 février 1943. Elle a crié : « On ne tue pas la liberté ! » : c'est le cri qu'elle a poussé avant d'être allongée sur la planche...

. . .

Diffusion de la Truite de Shubert tandis que les spectateurs quittent la salle.

Livret, 80 pages, disponible aux éditions Edilivre ou sur simple demande à « claude.citharel@hotmail.fr » Libre de droit.